

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

Rédigé, imprimé et publié par N. AUBIN, à sa résidence, rue S. Valier, No. 50.



Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

II.)

QUEBEC, SEPTEMBRE 2, 1830,

(N^o 9.)

LA FEMME VAGABONDE.

La femme Andreux serait bien pendant au vieux vagabond de Béranger. Ne rien faire, voilà son seul bonheur. Dix ou douze condamnations successives pour vagabondage ne l'ont pas corrigée de sa douce habitude d'avoir le pavé du roi pour domicile, la première porte cochère pour chambre à coucher, et la charité des passans pour moyen d'existence. Aussi apporte-t-elle sur le banc des prévenus la plus parfaite insouciance. On dirait un locataire qui vient renouveler un bail avec un usage habituel : son hôtel garni c'est la prison. Depuis deux jours seulement elle n'a pu être rendue à la liberté, lorsque, le 15 juin dernier, elle fut ramassée ivre-morte sous les piliers des dalles. M. le président Pérignon lui adresse avec bonté quelques exhortations et la laisse de s'être enivrée à ce point.

— Pardon, excuse, répond la prévenue, je vais vous dire, ce n'est pas mon vice. C'est l'ivresse des ivrognes. Une femme qui se prend de vin, c'est pour moi 36 degrés au-dessous d'un caniche : voilà ma profession de foi.

M. le président. — Les agens de police vous ont pourtant trouvée dans un état complet d'ivresse.

La prévenue. — Voilà pourquoi : Au dépôt, voyez-vous, on ne boit que de l'eau. Et pourtant j'avais perdu l'habitude du vin. J'ai eu le malheur de boire ma masse, et voilà le crime.

M. le président. — Que feriez-vous si l'on vous mettait en liberté ?

La prévenue. — Fais moi l'amitié de n'en rien faire.

M. le président. — Comment ! vous ne voulez pas être libre ?

La prévenue. — Ma foi non, mon président ; je suis bien à la grande maison, et c'est ce que je voudrais avoir le temps de me faire une petite masse.

Le tribunal prononce un jugement qui condamne la femme Andreux à trois mois d'emprisonnement.

La femme Andreux. — Trois mois ! c'est un peu trop, vous m'avez fait trop bonne mesure ; un mois c'était assez. Enfin, n'importe, ma masse n'en sera que plus forte. J'ai bien l'honneur de vous remercier ; pardon, excuse de vous avoir dérangé.

Puis la vieille mendiante retourne tranquillement dans son coin, comptant sur ses doigts combien font 90 fois 25 centimes, prix de la journée qui l'attend à St. Denis où elle va passer trois mois à essiler des bouts de ficelle ; on l'entend murmurer à voix basse, après quelques minutes : Total 22 fr. 10 sous.

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 2 SEPTEMBRE 1839.

MON VOYAGE A LA LUNE.

CONTINUATION.

Mes braves lecteurs se rappelleront sans doute que lors de mon avant-dernier numéro je me trouvais encore à me pavaner dans la lune entre ma charmante Bavardine et l'intéressant jeune homme qui se disposait à me raconter les peines infinies qu'un amour malheureux lui faisait endurer. Je ne sais vraiment si je dois me décider à vous répéter l'histoire de l'infortuné. D'abord ma première raison pour trancher ce récit est que loin de vous exciter au rire il pourrait peut-être fort bien faire verser des larmes à quelques jeunes romantiques qui trouveraient une frappante ressemblance entre leurs malheurs et ceux de l'amoureux de la lune ; il pourrait aussi en arracher des yeux de quelques belles volages qui verraient à combien d'affreux tourments elles vouent leurs admirateurs par leur inconséquence. Voilà donc qui sortirait tellement des attributs du Fantasque que cela pourrait mettre son existence tout-à-fait en danger. D'ailleurs je vous assure que vous ne trouveriez rien de fort neuf dans ce petit roman ni dans la manière dont son héros le débite ; c'est l'histoire des quatre-cinquièmes des hommes qui abandonnent assez leur cœur pour laisser pénétrer le perfide amour.

Il commence d'abord par me faire le portrait de la Dulcinée qui domine sa pensée c'est un petit chef-d'œuvre que la nature a pris la peine de fabriquer tout exprès pour lui ; il en décrit les yeux, le nez, la bouche, le menton, les joues, les cheveux, le cou, les bras, la main, les pieds, la taille, enfin tout avec une scrupuleuse admiration et une complaisance qu'on rencontre chez tous les amans ; les imperfections même sont inventées comme des charmes nouveaux et plus attrayants encore que la véritable beauté ; une main rude est pour lui l'indice d'une personne industrieuse ; une taille un peu forte dénote une robuste santé ; des petits yeux donnent un air de finesse ; une grande bouche laisse mieux voir les dents ; un teint hâlé indique l'énergie ; des cheveux rouge-feu même ne lui semblent que d'un blond tendre et doux. Et puis le caractère donc ! c'est la collection abrégée, revue, augmentée corrigée de tout ce qu'il y a d'aimable, de grand, de parfait. La douceur de ses yeux petite celle de son âme et leur vivacité la promptitude de son esprit ; son cœur est un petit trésor où sont renfermées et entassées côte-à-côte toutes les vertus que recherchent

les hommes . . . et cependant ce modèle de perfection a fort bien réussi à rendre celui qui l'adorait, celui qui eût donné sa vie pour lui épargner un instant de déplaisir l'être le plus malheureux ; le plus à plaindre d'entre tous les êtres de la création le plus inconsolable jusqu'à ce qu'il ait rencontré quelque beauté à laquelle il rendra les tourments que lui aura fait éprouver sa cruelle.

Ainsi va le monde : on a beau citer à tout venant et à tout propos le beau précepte chrétien qui dit : Agis envers le prochain comme tu voudrais qu'il agit envers toi ; c'est inutile ; la moitié du genre humain passe son tems le plus tranquillement du monde à tromper, à faire endéver, à désespérer l'autre. Mais, j'en reviens à mon héros. Après m'avoir long-tems entretenu des charmes attrayants de son incomparable il m'apprit comment il avait fait sa connaissance par hasard, comment il s'en était trouvé spontanément épris, comment il y songeait constamment, comment il en avait perdu le repos et la raison ; enfin il me débita la chanson ordinaire que chantent avec quelques variations tous les amoureux fous et tous les fous amoureux. Il passait les journées à faire la belle jambe devant la fenêtre de sa belle pour en être remarqué et une bonne partie des nuits à faire le loup garou autour de sa demeure pour tâcher de l'entendre ou de l'apercevoir. Enfin, fatigué de la terrible incertitude dans laquelle il gémissait touchant les sentiments qu'on lui portait, il prit tout-à-coup la résolution d'y mettre fin et se décida en tremblant à confier ses tourments au papier qui devait à son tour les faire connaître à l'adorée. Un beau soir donc il prit la plume et le lever du soleil vint le surprendre au milieu de ses travaux érotico-littéraires. Il avait gâté trois mains de papier doré, lissé, gaufré, seulement pour le choix de l'épithète d'adresse ; et après avoir épuisé les noms les plus tendres de : Ma chère demoiselle, ma belle demoiselle, ma charmante, ma désespérante, ma douce, mon admirable, mon incomparable, mon estimable, mon adorable demoiselle, il s'était arrêté à celui de mademoiselle, tout court, comme le plus respectueux et par conséquent le plus convenable. Il gâta six autres mains de papier ayant d'avoir réussi à peindre les sentiments avec tout le feu, la persuasion, la passion qu'il désirait y mettre ; il copia, effaça, recopia les passages les plus touchants des lettres de la nouvelle Héloïse ; (*) mais pensant qu'il était éminemment probable que son adorée les eût lues aussi et même qu'elle les sût par coeur, il les effaça de nouveau et, mécontent de lui-même, il s'adressa à un jeune littérateur de ses amis qui, en un tour de main, lui dressa la plus jolie petite épître qui se soit vue, en un style d'autant plus brûlant et passionné qu'il n'écrivait pas pour son propre compte. Vous allez croire peut-être que mon jeune homme était stupide : point du tout ; il aimait trop pour aimer spirituellement, voilà pourquoi les lettres des romans sont plus passionnées que celles de la réalité ; voilà pourquoi aussi maint jeune homme et mainte demoiselle copient ces lettres des romans pour s'exagérer leurs mutuels sentiments. Ceci ne s'applique qu'aux gens de la lune, bien entendu. Bref mon ami expédia mystérieusement sa lettre qui fut reçue d'abord avec un courroux apparent et une légère satisfaction secrète. Mademoiselle voulait d'abord, en vertu ou tragée, la brûler ; puis, en fille bien élevée, la montrer à tous les yeux ; mais ces

(*) On sera étonné de voir que cet ouvrage de J. J. Rousseau soit allé jusqu'à la lune : cependant il n'y a rien là de surprenant puisque l'on en a défendu la lecture aux jeunes femmes, Les libraires de la terre comme ceux de la lune ont fait fortune au moyen de ce livre.

décisions et indécisions prirent du tems ; durant ce tems on relisait la lettre, en relisant la lettre on s'arrêtait au style, on pesait les mots et on finit par plaindre l'écrivain. " Ce pauvre jeune homme disait-on, comme il est malheureux ! comme il dit bien sa souffrance / quelle belle âme que celle qui peut concevoir de si touchantes expressions ! " Mademoiselle n'était plus du tout choquée de la hardiesse avec laquelle il avait osé lui adresser sa lettre ;—elle éprouvait même une très-vive compassion pour lui ;—cette compassion se changea bientôt en estime ; cette estime passa à de l'amitié, cette amitié . . . dicta une petite réponse qui, elle, était fort bien écrite de la petite main même et du coeur de la charmante petite personne ; elle grondait tout doucement le téméraire et le priait bien tendrement de ne plus écrire. Le téméraire reçut la réponse avec une joie que beaucoup de personnes comprendront attendu que beaucoup de personnes ont été dans le même cas. Il vit qu'on le priait de ne plus écrire mais on ne lui disait pas de ne plus aimer ; il pensa qu'on pourrait bien l'aimer aussi un peu et que puisqu'il avait eu une réponse il en pourrait bien obtenir une seconde.—Après tout, comme vous voyez, l'amour n'est pas si aveugle qu'on veut bien le dire. Il écrivit donc ; on lui répondit et cette petite correspondance s'établit si bien que le bienheureux jeune homme n'eut plus besoin d'un secrétaire, tant son style s'était formé. Il y avait déjà plusieurs mois qu'il était dans cet état de bonheur que procure l'idée d'être aimé, lorsqu'arriva l'hiver, saison de fêtes, de plaisirs et de dissipations, à la lune comme sur la terre ; saison de bals, saison qui fait si peu d'heureux et tant de malheureux.

[Si j'étais roi de la lune je défendrais les bals parceque . . . mais au fait, non, je ne les défendrais pas parceque ce petit coup-d'état pourrait bien me coûter ma couronne, l'affection de mes sujets, surtout de mes sujetes et même ma tête ; car en effet les bals sont des choses éminemment utiles et, quoique les sages philosophes puissent trouver fort niais ce plaisir de sauter sérieusement les uns devant les autres, pour faire admirer combien d'esprit on a dans les jambes et comment les pieds sont, de nos jours, bien élevés et savants, il est néanmoins de nombreuses raisons politiques pour continuer cette sage coutume. D'abord les bals fournissent à maints eunes messieurs l'occasion de faire savoir qu'ils sont de ce monde et qu'ils n'ont pas de rivaux dans le jeu du jarret, dans le port, dans la tournure, surtout sous un habit rembourré par Mr. Prior et des cheveux bouclés surnaturellement par Wise ou McPherson. Les bals ne sont-ils pas des charmants marchés où les mamans vont faire parader leurs demoiselles dont elles désirent se débarrasser ? Les bals ne sont-ils pas d'aimables bazars où les coeurs vont s'offrir . . . mordienne, j'allais dire en vente ! . . . c'est en échange que je veux mettre. Pardon, pardon, mesdemoiselles de la lune, je sais fort bien que vous ne vendez pas votre coeur, vous ne faites que l'échanger contre l'agréable titre de madame, contre l'assurance de porter toujours des robes à la dernière mode, de faire votre petite volonté, de dire ma maison et d'avoir un bel esclave pour maître.

Enfin les bals sont le paradis terrestre des élégants Narcisses, des demoiselles à marier, des veuves inconsolables, des dames sur le retour qui ont, en même tems, un petit retour de coquetterie, des vieux garçons qui admirent encore leur jambe dont ils doivent les belles formes à un tailleur connaisseur en anatomie qui a la prévoyance de remplacer les absents par de gracieux contours en laine. Il me serait fort inutile

de démontrer davantage la nécessité de conserver les bals, en sorte que je vais revenir à mon héros que j'ai trop long-tems négligé.

J'ai donc laissé, comme je vous le disus tout-à-l'heure, notre amant dans le bonheur que procure la douce idée d'être aimé. C'était un jeune homme sensible, d'habitudes simples, aux vêtements peu recherchés, mais possédant un coeur solide, une éducation soignée ; il était fait pour le bonheur domestique, pour les affections privées et non point pour briller dans le grand monde. C'est ainsi que les surpasse la saison des réjouissances :

La demoiselle dont nous nous occupons, comme toutes ses compagnes, la vit arriver avec joie et ne manqua pas une des réunions. Il n'était bruit en ce moment dans la société que d'un jeune homme qu'un héritage assez considérable et des dehors brillants rendaient l'objet d'envie de toutes les mères de famille et le point de mire de maints regards de la part de mesdemoiselles leurs filles. Il jeta les yeux sur l'aimante de votre héros et dès-lors elle commença à oublier sa petite correspondance qui, peu de jours avant, la rendait, elle aussi, tant heureuse. Ce n'était d'abord qu'une innocente joie de se voir ainsi préférée au milieu d'une foule d'autres beautés et le plaisir de faire mourir de jalousie des compagnes est un charme irrésistible chez un coeur féminin. Peu de semaines s'écoülèrent avant que les grands mamans prophétesses et les cancans n'aient marié le brillant jeune homme à la légère jeune fille qui avait assez oublié celui qui l'aimait sincèrement pour ne plus même lui jeter un regard de connaissance. Oh comme il a souffert, le malheureux ! Pendant huit jours il voulait se suicider ! Pendant quinze jours il voulait poignarder son infidèle ! Pendant un mois il voulait ne jamais jeter un coup-d'oeil sur une femme et il est presque certain déjà qu'avant trois mois il aura déjà commencé une autre correspondance sentimentale qu'il ne terminera que pour épouser une veuve un peu surannée, un peu laide, un peu revêche, mais fort bien partagée sous le rapport des richesses. Oh les monstres d'hommes ! O les coquines de femmes !

On conçoit que le chapitre des femmes est

(À continuer.)

QUELQUES CONTRADICTIONS EN MATIÈRE GOUVERNEMENTALE ET POLICIERE.

On punit sévèrement les personnes qui excitent les soldats à désertir et on récompense chèrement les hommes de police déguisés qui induisent les cabaretiers à vendre sans licence. — La loi défend expressément aux hommes de police de boire aucune liqueur spiritueuse et on condamne les cabaretiers sur les dépositions d'hommes de police qui les ont suppliés de leur vendre à boire. — La police arrête et emprisonne de pauvres habitans inoffensifs qui ont un petit coup de trop et que l'air de la campagne disiperait en chemin, mais elle laisse ériger en liberté et durant toute la nuit, dans les faubourgs, des soldats dégoutamment ivres et armés de bayonnettes.

À propos quand madame la police aura quelques instans de loisir et qu'elle aura vraiment le désir d'être bonne à quelque chose elle pourra rendre service aux citoyens de la rue St. Valier et surtout de la grande rue du faubourg St.

Jean en arrêtant les messieurs qui chaque soir y font des courses à cheval et en voiture au grand péril des passans. Cela vaudrait presque autant que d'arrêter les cultivateurs qui laissent sur le marché quelque cheval poussif sans gardien.

Nous voyons par l'AMI DU PEUPLE de samedi que Mr. Prud'homme a donné sa première représentation. Je le dernier sur le théâtre de Montréal et que public et acteur ont eu lieu d'être contents l'un de l'autre. Mr. Prud'homme dont les talens et le mérite personnel sont assez bien connus pour n'avoir pas besoin de nouvelles louanges devrait bien satisfaire à l'impatience du public de Québec et faire savoir au plus vite s'il voit la possibilité de nous favoriser d'une soirée. Nous pensons que l'encouragement qu'il recevrait ici ne lui laisserait rien à désirer; car les souvenirs agréables qu'il a laissés chez ceux qui déjà l'ont entendu, ainsi que les regrets de ceux qui n'ont pu l'entendre, sont une garantie suffisante de succès pour ses nouveaux efforts. Mr. Prud'homme trouverait sans doute en notre ville assez d'amateurs bien disposés à le seconder. Qu'il se hâte donc car le public de Québec est pressé de jouir.

Les courses commencent aujourd'hui. Il y aura des chevaux, de la foule, de la poussière, des hommes ivres, des coups de poings et bon nombre d'agents de police. On a l'audace de s'y promettre néanmoins beaucoup de plaisir.

Le *Mercury* est constamment rempli d'analyses de représentations théâtrales, d'éloges outrés d'acteurs et de chanteurs; à défaut de drames ses colonnes sont couvertes de plates défenses des hommes du gouvernement. Tout cela est dans l'ordre; le *Mercury* se fait le journal officiel des comédiens comme il est celui des comédiens officiels.

Boite de pandore.

La paroisse de St. Gervais le 18 ou 19 d'Aout 1839

Mesieurs L' Directeur du P'tit Seminaire dans Quebec.

MESIEUX

J'y viens de recevoir not fils l'p'tit Janné qu'était dans votre étude d'puis la journée d'avant la Saint Michel l'année passé. L'enfant a faite un grand progrès dans son induction. (S'lon c' que j'pouvons p'netrer son père et moi) car il nous dit ouvertement q'vous l'avez supplanté déjà dans la 3^{ème}. Comme la récolte des blé & patate n'sera pas trop bonne c' l'année encore, et que j'voulons pousser en pe l'p'tit José l'année qui vient. J'allons l'mettre en cléricature de l'erblanqué. L'enfant a d'la connoissance nous fait appercevoir a son père et moi, que l'fils d' Mesieux-e-c-e chose la l'é p'tit clerc Docteur, qu'a tant déboursé d'argent a son père pour sé 10 Anné d'induction n'sera maintenant qu'on

N'égaux, en cléricature comme lui. Et tout l'argent d'un père au vent. Dans ce cas là n'attendez pas l'enfant à l'époque annuelle qui veut dire à la Saint Michel. C'est la main d'un enfant qui dicte ce merciment, j joins sa voix à ceuse de son père et de sa mère pour vous assurer de sa z'amitié, ainsi que toute sa autres compagnon de classe et toutes les mesieux du clergé.

Je suis, ainsi que lui et son père,

Votre Servante,

La femme de Louison G.

Pour vraie copie, P. D. M.

Monsieur le Fantasque Flâneur.

Tous les journaux de la province retentissent pompeusement de la nomination de Monsieur Joseph Laurin au grade de notaire public. On a bien raison de dire que les mauvaises nouvelles se répandent vite. La province vient de perdre l'un de ses plus célèbres hommes publics; car il est clair que monsieur Laurin ne pourra bientôt plus consacrer ses veilles au service de ses jeunes compatriotes vu qu'au milieu des actes de ventes, des donations, des contrats de mariages auxquels il va se livrer, il ne lui sera certainement plus possible de donner son temps à des ouvrages d'imagination tels que des alphabets, des traductions de tenue des livres, des compilations de vieilles chansons ou des adresses aux miliciens. Et cependant la province a l'ingratitude de ne point songer encore à prendre le deuil; ses jeunes compatriotes ont assez peu de reconnaissance pour ne lui avoir point encore tressé des couronnes de roses ni même de toin. . . . L'égoïsme seul règne de nos jours en ce monde! tant que Mr. Laurin a fait rire le public à ses dépens il n'a été le bien venu. Aujourd'hui qu'il abandonne la carrière politique et littéraire pour se plonger dans l'aride exercice du notariat, les feuilles venales annoncent cet événement sans plus de cérémonies que pour le dernier des goujats! . . . Si j'étais monsieur Laurin je punirais immédiatement le public en lui vouant un souverain mépris et en faisant la déclaration solennelle de ne plus lui consacrer la plus mince veille, quand bien même les enfants devraient venir au monde, grandir et mourir sans savoir ce que c'est que la géographie à l'usage des écoles, ni l'arithmétique à l'usage des ânes ni même leur alphabet.

A propos il est du devoir de tout le public de donner sa clientèle à Monsieur Jos. Laurin; car, au moins cette fois, c'est de la bonne marchandise qu'il nous annonce, si l'on en juge par son avertissement qui nous dit qu'il demeure "en une maison sise en la Basse-Ville de Québec sur le Quai Napoléon faisant face d'un côté au susdit Quai Napoléon et de l'autre au marché de la dite Basse-Ville." !!! Voilà j'espère qui sent le notaire, sous le respect que je vous dois, à vingt lieues à la ronde. Dans l'espoir que cette petite lettre pourra être utile à Mr. Laurin en indiquant au public la ligne de ses devoirs. J'ai bien l'honneur d'être, Monsieur le Flâneur, votre tout dévoué

C. I. C.

AGENTS DU FANTASQUE.

Montréal. Monsieur Augustin Laperrière, grande rue du Faubourg St. Laurent maison de Made. Berthelet.

Trois-Rivières, Mr. Ph. O. Lassiseraye, Etudiant en médecine.

Variétés et pensées tirées de je ne sais où.

— On croit que les éditeurs de journaux politiques sont des ennemis personnels parcequ'ils cherchent à se noircir mutuellement ; on se trompe, ils sont fort souvent bons amis. Tandis que les musiciens qui n'ont entr'aux qu'harmonie et accords se haïssent généralement et se jaloussent au dernier point.

— *Morale comme en font certains gens.* "Ne te tons pas la jeunesse," disait, en sautant à l'eau une grenouille qui voyait un enfant ramasser une pierre.

— La langue de la femme est son épée ; elle ne la laisse jamais rouiller.

— Ne croyez pas l'homme qui dit : Je vous en fais serment ; ne vous fiez pas à celui qui met la main sur son coeur.

— Êtes-vous l'homme de la maison, disait un étranger à quelqu'un ? — Non monsieur, c'est ma femme.

— Les sots sont rarement timides.

— Les hommes à étroites cervelles sont comme les bouteilles à col étroit : moins elles contiennent plus elles font de bruit en le laissant échapper.

— Quand vous faites un marché, faites-le en règle et ne dites jamais : nous ne nous querellerons pas pour si peu.

— Il ne faut pas se fier à l'apparence : les vases les plus richement ornés chez les apothicaires ne contiennent que de l'eau colorée.

— Ne parlez à personne de vos enfants, car soyez certain que nul, excepté vous, ne s'en soucie.

— Mais, disait l'autre jour à un domestique, un marchand auquel un autre avait envoyé son compte inutilement plusieurs fois, ton maître a-t-il donc peur que je me sache qu'il me demande son argent si souvent ? Non monsieur, mais c'est lui-même qui va se sauver et qui veut faire un bon paquet.

BUREAU DES RECLAMATIONS DES MILICIENS,

Québec, 30 août 1839.

AVIS PUBLIC est donné par ces présentes, que les deux Listes de Reclamations reconnues de Miliciens sous Location, sur l'investigation du Bureau constitué en février 1837, par le comte de Gosford alors gouverneur-en-chef, lesquelles furent publiées au temps mentionné en tête d'icelles, ainsi qu'il en est mentionné y relative, portant date du 25 juillet 1839, insérée dans tous les journaux de la province, ont été publiées de nouveau dans la Gazette Officielle du 29^e courant naissance de leur contenu, et qui n'auraient pas encore obtenu de Lettres Patentes pour les 1^{ers} signés du Clergé et à d'autres personnes influents dans la province, qui toutes sont respectueusement priés d'en faire connaître le contenu, par les moyens qu'elles jugeront convenables d'adopter, dans le lieu de leur résidence respective.

Par ordre,

JEAN LANGEVIN,

secrétaire.

Une insertion de l'avis qui précède dans chacun des autres journaux publiés dans la province, dans la langue dans laquelle ils se publient respectivement.

On a besoin à ce bureau de plusieurs jeunes gens sachant lire et écrire comme Apprentis Imprimeurs.